



Sam

En tant qu'enfant, Sam est capable de voir la beauté en toutes choses.

Elle peut passer une heure entière à admirer le motif en spirale qui s'entortille sur la coquille d'un escargot. Chaque matin, elle et son lapin en peluche, Lapinou, vont saluer les pissenlits de la couleur du beurre frais qui poussent entre les fissures qui fendillent l'asphalte des trottoirs. La nuit, les réverbères éclaboussent le sol de flaques de lumière argentée. Elle passe ses mains le long des barreaux métalliques qui zèbrent la porte d'entrée de leur appartement et savoure leur murmure, qui vibre sous ses doigts. La craquelure au plafond de sa chambre a la forme d'une étoile. Et lorsque sa mère transforme de vieux draps en rideaux, Sam admire, fascinée, les fleurs brodées à la main qui dansent dans le vent, comme si l'étoffe était un champ caressé par la brise.

Pour elle, leur appartement est immense. Il offre une salle de bain soigneusement rangée et un éclairage en état de marche, une chambre qu'elle partage avec sa mère, un tapis où elle invente toutes sortes d'histoires mettant en vedette Lapinou et un assortiment de chevaux en plastique, une cuisine qui peut leur fournir des repas chauds, et un réfrigérateur que sa mère, d'une façon ou d'une autre, parvient à garder plein. Sa mère cuisine tard le soir : elle prépare des

rouleaux de bœuf braisé, des petits pains moelleux et des œufs brouillés à la tomate, transforme les restes en riz sauté, et emballe soigneusement des portions de nourriture pour la semaine qu'elle stocke dans le congélateur. Personne ne sait rentabiliser un dollar mieux que sa mère. Un sac de farine de deux kilos coûte le même prix qu'une miche de pain et peut servir à faire des nouilles et des galettes chinoises aux cébettes pour des semaines. Le poulet haché peut durer plus longtemps si on le mélange à des œufs, du chou, et qu'on l'utilise pour farcir des kilos de raviolis. Les écorces de pastèque peuvent être marinées, attendries, puis sautées à la poêle. Congeler des portions de ragoût préparées avec du paleron de bœuf acheté le lundi – c'est-à-dire le jour où la viande sur le point d'arriver à expiration est en promotion – permet d'économiser trente dollars par mois. Soixante-quinze centimes peut acheter un sac entier de courges qui poussent dans le potager de leur voisine mexicaine.

Sam aime s'endormir bercée par les odeurs de bonne nourriture qui emplissent leur foyer. Elle aime combien sa mère est douée dans tout ce qu'elle fait. Parfois, elle a l'impression que ces milliers de petits bonheurs qui composent son monde pourraient faire exploser son cœur tant ils la rendent heureuse. Chaque jour, elle les attend avec impatience, parce qu'ils sont tout ce qu'elle a toujours connu. Pour elle, il n'y a rien qui se rapproche plus d'une vie parfaite.

Alors, lorsque Sam apprend l'existence de l'alchimie, elle la voit telle qu'elle est : une chose merveilleuse, synonyme de possibilités infinies.



La mère de Sam travaille au Palais Mandarin, un restaurant chinois entre la 4^e et l'avenue Normandie. Quand Sam sort de l'école, elle n'a pas d'amis avec qui passer du temps, et aucun camarade ne lui propose jamais de faire quelque chose après les cours. Alors, elle prend simplement le métro,

longe le centre communautaire et le Théâtre Odyssée, puis se rend au restaurant où elle s'assied dans un coin et fait ses devoirs en attendant que sa mère termine son service. Les autres employés du restaurant passent devant elle sans lui accorder la moindre attention. L'été, Sam passe de longues journées à transpirer seule dans la réserve du restaurant, savourant le souffle du ventilateur et tuant le temps en réduisant des biscuits chinois en miettes dans leurs emballages. Personne ne vient jamais prendre de ses nouvelles ou ne lui demande comment elle va. Elle suppose que c'est ça, son talent spécial : passer totalement inaperçue.

Par un après-midi brûlant, peu de temps après être entrée au CM1, elle voit sa mère prendre la commande de deux hommes en costume, arborant une broche représentant un renard doré sur le revers de leurs vestes. M. Hayes, le propriétaire du restaurant, accourt nerveusement pour leur assurer que le repas leur est offert. Sam, assise à la table juste derrière eux, invisible comme à son habitude, délaisse ses devoirs pour fixer leurs élégantes chaussures Richelieu. Dans un décor aussi ordinaire, les deux hommes ont l'air d'appartenir à un autre monde ; le tissu de leurs costumes est riche et raffiné, leurs cheveux sont impeccablement coiffés, et leurs boutons de manchette étincellent comme des bijoux sous la lumière. Les seules autres fois où elle a l'occasion de voir des gens si bien habillés, c'est quand le bus passe devant le Théâtre Odyssée et qu'elle aperçoit, à travers la vitre, les spectateurs endimanchés qui attendent avec impatience l'ouverture des portes.

Elle baisse les yeux, le cœur affolé par la prestance de ces hommes, en se demandant ce que ça fait d'être le genre de personne qui attire tous les regards.

Ils parlent à voix basse.

— Will Taylor a reçu son attribution ? demande l'un des deux.

L'autre homme acquiesce en saisissant sa fourchette.

— Constantin, répond-il.

— Ah, dit le premier homme. Un élémentaliste, alors ?

— Et un excellent. On dit même que Diamond compte l'emmener avec elle quand elle se rendra à Oxford pour négocier un nouvel accord.

— Son fils a l'air un peu jeune pour ça.

L'autre homme joue distraitement avec sa fourchette.

— Il est suffisamment talentueux pour qu'ils fassent une exception.

— On devrait s'inquiéter ?

— Tu crois que nous n'avons pas suffisamment de bons talents à Lumines ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

L'homme fait légèrement tourner son poignet.

Sam cligne des yeux. Elle aurait pu jurer qu'il tenait une fourchette, mais à présent, c'est une cuillère.

Tandis qu'il l'utilise pour mélanger une poudre blanche scintillante dans son café, Sam s'efforce de se convaincre que la cuillère a toujours été une cuillère. Si elle avait été une enfant un peu moins intelligente, elle y serait peut-être parvenue. Mais son esprit est vif comme l'éclair, et sa mémoire d'une précision si redoutable qu'il lui suffit de feuilleter un livre pour l'apprendre par cœur. Alors, peu importe à quel point elle s'efforce de se convaincre du contraire, elle sait ce qu'elle a vu. La cuillère était une fourchette.

Quand sa mère revient avec leur commande, ils changent de sujet au beau milieu de leur phrase et complimentent l'apparence de leurs plats ainsi que les boucles d'oreilles en argent bon marché qu'elle porte. Mais sa mère esquisse le même sourire qu'elle réserve aux clients qui lui crient dessus : un sourire crispé, résigné, le regard fuyant. Elle leur murmure « Merci ». Ce n'est qu'une fois qu'elle s'est suffisamment éloignée d'eux qu'ils reprennent leur première conversation. Sam, dans toute son innocence et parfaitement ignorée, écoute sans rien dire, trop jeune pour comprendre

pourquoi les compliments d'un homme suffisent à effrayer sa mère.

— Reed sait-il où ira Will ?

— Pas encore.

— Tu devrais le lui dire. Il vaut mieux qu'il l'apprenne de notre bouche que de celle du lion ailé.

Le deuxième homme grimace.

— Et pourquoi c'est à moi de le faire ?

Le premier homme hausse les épaules.

— Tu sais y faire, pour ce genre de choses.

— Tu parles. Je mérite une promotion.

— Patience. L'alchimie est bien la science qui consiste à transformer quelque chose en une autre plus désirable, non ? Alors, transforme-toi. Améliore-toi. Le reste viendra tout seul.

En guise de réponse, le deuxième homme le fusille du regard. Et tandis que Sam s'efforce de comprendre leur conversation, ils enchaînent tranquillement en se plaignant de la circulation.



En fin d'après-midi, sa mère fait irruption dans la réserve du restaurant et trouve Sam occupée à coller au sol des morceaux de biscuits chinois brisés, un sourire rêveur plaqué aux lèvres, encore émerveillée par la magie qu'elle est sûre d'avoir vue : la douce illusion d'une fourchette se muant en cuillère, en un battement de cils.

Si Sam avait été plus âgée, elle aurait remarqué les lèvres de sa mère, tirées, rougies, leur peau fragile gercée par une journée si occupée qu'elle n'a pas eu le temps de boire une seule gorgée d'eau. Elle aurait vu le léger tremblement dans les bras de sa mère, fatiguée de soulever d'immenses plateaux pour les déjeuners d'affaires qui se sont enchaînés dans le restaurant plus tôt dans la journée. Elle aurait

repéré les brûlures sur ses poignets à force de manipuler les plateaux bouillants du buffet.

Mais à cet âge, Sam ne sait que déceler cette lueur dans les yeux de sa mère, qu'ils soient vifs et reposés, ou bien alourdis par la fatigue et cerclés de demi-lunes sombres. Elle sait que les cheveux de sa mère trahissent le rythme de sa journée – parfois, ils sont soigneusement rassemblés à l'arrière de sa tête en une longue tresse, ou bien, comme à cet instant même, ils s'échappent en mèches rebelles qui retombent de chaque côté de son visage et forment une couronne de frisottis bien visibles sous la lumière, hérissés comme le pelage d'un chat effrayé.

Ainsi, Sam voit la fatigue, mais ne remarque pas la colère. Son cœur d'enfant s'épanouit, trop heureuse que sa mère soit là, et qu'elles puissent enfin rentrer à la maison.

Sa mère fronce les sourcils. Elle observe Sam, puis le bazar laissé sur le sol de la réserve qui appartient à son chef. Dans sa main, elle tient un sac plastique rempli de restes de riz et de poulet à l'ail qui n'ont pas été vendus depuis deux jours.

Sam finit par remarquer la mauvaise humeur de sa mère, mais il est trop tard.

— Nettoie tout ça, lance-t-elle en soulevant Sam du sol si brusquement que son épaule craque.

Sam glapit.

— Vite, avant qu'il ne le voie, ajoute sa mère.

Mais son patron le voit. Dix minutes plus tard, sa mère se tient devant M. Hayes, Sam réfugiée derrière ses jambes, ravalant ses larmes et frottant son épaule qui palpète de douleur tandis qu'il lui rappelle combien elle a de la chance qu'il autorise sa putain de morveuse à rester ici pendant ses services. Puis il retient quarante dollars sur son chèque de salaire pour les traces poisseuses laissées par la colle sur le sol de la réserve.

Une fois à la maison, la mère de Sam l'envoie au coin pendant une heure en guise de punition, puis se rend dans

la cuisine pour faire sauter le reste de riz avec de l'ail et des œufs, émincer le poulet et l'envelopper dans des wontons accompagné de chou et de cébette. Le ventre de Sam gronde, impatient de dîner.

Enfin, sa mère finit de cuisiner et l'appelle à table. Elles mangent en silence. L'épaule de Sam la fait toujours souffrir. Elle change de main pour tenir ses baguettes, se triturant l'esprit pour choisir les mots justes qui suffiront à améliorer l'humeur de sa mère.

Finalement, elle murmure d'une voix timide :

— Je suis désolée, maman.

Sa mère ne lève pas les yeux.

— Sais-tu pourquoi il était en colère ?

— Parce que j'ai mis le bazar, répond-elle.

— Parce qu'il avait peur.

— Peur ? Pourquoi ? demande-t-elle.

— Parce que quand les clients mangent à son restaurant, ils s'attendent à ce qu'il soit propre.

Sam baisse la tête et sent à nouveau des larmes envahir ses yeux. Elle pense aux deux hommes élégamment habillés, leur repas offert, et l'expression douloureuse du sourire de sa mère.

— Et sais-tu pourquoi moi, j'étais en colère ? demande-t-elle à présent.

Sam fixe le mur derrière la tête de sa mère, redoutant de dire quelque chose de travers et gravant chaque mot dans sa mémoire pour ne plus refaire les mêmes erreurs. La honte alourdit son souffle. Elle est comme chaque enfant qui cherche désespérément à plaire à ses parents, sans jamais y parvenir. Sa mère travaille si dur, mais pourtant, Sam se débrouille toujours pour lui rendre la vie encore plus difficile.

— Parce que tu as failli perdre ton travail, devine Sam.

— Parce que tu as épié la conversation de ces deux clients, réplique sa mère. Je n'aime pas quand tu laisses traîner tes oreilles.

Sam ne répond pas, mais sous la sévérité du ton de sa mère, elle décèle une pointe d'urgence qui vibre comme un aversissement. Quelque chose chez ces deux hommes a déplu à sa mère, mais elle n'a pas le courage de l'interroger.

Sa mère la fixe du regard. Puis elle ajoute d'une voix plus douce :

— Je suis désolée de t'avoir tirée par le bras.

À présent, Sam peut déceler tous les signes du remords sur le visage de sa mère : ses sourcils froncés qui se détendent, ses paupières qui retombent, ses épaules qui s'affaissent jusqu'à faire saillir sa clavicule sous sa peau. Quand Sam sera plus âgée, elle comprendra que sa mère n'avait pas l'intention de lui faire mal, ce jour-là, mais ça n'a pas vraiment d'importance, car c'est ce qu'elle a fait.

— Mêle-toi de tes affaires, dit sa mère, et reste loin de celles des autres. Occupe-toi de tes notes, il n'y a que ça qui devrait t'inquiéter.

— Oui, maman, répond Sam.

— L'université arrivera bien plus vite que tu ne le penses. Alors, garde la tête haute, et travaille dur. Vise la lune, d'accord ?

Ce sont les premiers mots d'anglais que sa mère a appris : *travaille dur, vise la lune*, les mots d'une mère qui désire que sa fille connaisse une vie meilleure que la sienne, le conseil de quelqu'un qui a connu des jours bien plus sombres et qui s'efforce de s'en sortir. C'est la seule chose qui compte. Le lycée, un diplôme, un boulot, de l'argent, la liberté. Il y a toujours, toujours de l'espoir pour ceux qui se tuent à la tâche.

Vise la lune !

Sam a toujours pensé que c'était une étrange phrase. Elle ne dit pas qu'on peut *s'emparer* de la lune. Simplement qu'on peut essayer.

— Promets-le-moi, dit sa mère.

Sam hoche la tête. Sa mère prend sa main, presse ses lèvres dessus, et lui demande de se resservir du riz.

Cette nuit-là, Sam, allongée dans son lit, observe la craquelure au plafond de sa chambre. Elle repense à la réaction de sa mère face aux deux hommes du restaurant, s'imaginant comment la fourchette a bien pu se changer en cuillère. Peut-être que sa mère l'a vu, elle aussi. Est-ce pour ça qu'elle avait l'air si effrayée ?

L'alchimie est la science qui consiste à transformer une chose en une autre de plus désirable.

Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que l'alchimie ? Et qu'est-ce qui peut bien être plus désirable ? Sam peine à saisir le concept : elle n'a jamais rêvé de plus, jamais songé à désirer une autre vie que celle qu'elle connaît. Et pourtant, la phrase ne la quitte plus, les mots s'imprégnant les uns après les autres dans son esprit, comme ils ont tendance à le faire.

Elle repense à la lueur de regret dans les yeux de sa mère, à quel point elle semble épuisée quand elle travaille au restaurant. Ce serait probablement plus désirable, se dit Sam, si sa mère n'avait pas à travailler si dur. Si elles avaient plus d'argent pour se permettre de faire reboucher la craquelure en forme d'étoile. Peut-être que de nouveaux rideaux seraient bien mieux que des vieux draps décorés par des petites fleurs brodées à la main. Peut-être qu'elles pourraient s'installer dans un appartement plus grand, sans barreaux à leur porte. Puis elle commence à penser que ce serait peut-être plus désirable d'avoir une meilleure peluche que Lapinou, des jouets plus beaux que ses chevaux en plastique, de lire des livres neufs, qui ont toujours leur couverture, et de porter des vêtements qui ne soient pas fabriqués par sa mère à partir de vieilles chutes de tissu. Ce serait peut-être agréable de ne plus passer aussi inaperçue, si elle pouvait avoir l'air aussi riche, élégante et importante que les hommes du restaurant. Peut-être qu'elle pourrait devenir une meilleure fille, une enfant à la hauteur de ce que sa mère mérite.

Plus désirable. Pour la première fois de sa vie, Sam se demande s'il y a d'autres possibilités, s'il existe quelque chose de mieux, ailleurs, que ce qu'elle possède. Si elle peut devenir une version plus grandiose d'elle-même. Pour la première fois, elle ressent un étrange pincement, une sensation de manque qu'elle ne parvient pas à nommer. Un désir qui enfle, une soif de plus vaste, une envie de mieux. Une victoire. Une réussite. L'ambition d'aller *plus loin*.

Tout peut devenir plus beau. Et parce que cette possibilité existe, à présent, tout semble soudain moins beau.